



Reconnaissance et temporalités

Une approche info-communicationnelle

Sous la direction de Jean-Claude Domenget, Valérie Larroche et Marie-France Peyrelong

Préface de Louise Merzeau

Que désirons-nous faire reconnaître lorsque nous luttons pour une reconnaissance ? Une identité, un statut, une qualité ? Ou bien un savoir, une histoire, une mémoire ? Entre ces deux séries, la différence, apparemment infime, est sans doute considérable : de l'une à l'autre, s'est ajoutée une *épaisseur temporelle* et, à travers elle, l'enjeu d'un *nous* qui l'aurait en partage.

En interrogeant la possibilité d'ajouter aux trois degrés de reconnaissance identifiés par Axel Honneth – l'amour, le droit, la solidarité – une quatrième entrée située dans le temps, le présent ouvrage accomplit un geste épistémologique et pragmatique important, et plus que jamais nécessaire. D'abord parce que les théories de la communication, de l'information et de la médiation se déploient trop souvent sur le terrain artificiel d'un présent qui ne passe pas, laissant à penser que communiquer supposerait d'évacuer toute autre durée que le temps court des *news*, de l'événement ou de l'innovation. Ensuite et surtout parce qu'à l'heure du bref, du *speed dating* et des *PhD pitch*¹, le temps lui-même a précisément besoin d'être reconnu comme

épaisseur. Qu'on en juge plutôt par les tensions qui font chaque jour l'actualité. De la durée des contrats de travail aux rythmes scolaires, en passant par le calendrier de la dette, l'âge de la retraite ou la prolongation de la vie, les conflits et débats qui agitent aujourd'hui notre société semblent moins porter sur la conquête de nouveaux acquis que sur des questions de rythme. Comme si quelque chose d'essentiel au vivre-ensemble se jouait dans ces réglages calendaires, où se révèlent des inégalités moins visibles mais d'autant plus douloureuses. Comme si, quand tout prétend marcher en *temps réel*, c'était dans ces négociations sur son propre tempo que le corps politique se revendiquait comme tel.

De fait, l'accélération des transactions n'y fait rien : le temps pour apprendre, travailler, se reposer ou mourir est toujours d'une incompressible épaisseur. Et chacun attend de la société qu'elle lui accorde ce temps nécessaire à sa réalisation, et qu'elle accorde ce temps à son propre rythme, sa propre respiration. La dignité n'est sans doute pas autre chose que cette appartenance à une mesure collective orchestrant une multitude de cadences singulières.

¹ Concours où les candidats doivent résumer leur thèse en 3 ou 5 minutes.

Le déni de reconnaissance, c'est donc avant tout cet écrasement sur une durée non pas tant accélérée que factice, où la complexité des cheminements, des relations et des ajustements est oblitérée au profit de schémas simplistes, aptes à entrer sans résistance dans les cases d'une gestion automatisée des traces et des individus. Des référentiels de compétences aux scores du *personal branding*, il nous est demandé de nous conformer à des logiques de calcul et de classement qui escamotent la part d'effort, les détours de l'incertitude et les coûts d'une persévérance qu'elles sont pourtant censées valider. Ainsi, c'est moins dans une absence de statut que dans les statuts biaisés qu'on nous assigne que réside aujourd'hui le plus souvent le défaut de reconnaissance. L'invisibilité qui stigmatisait hier les exclus de la société, de la culture ou du travail s'est convertie en des formes perverses d'exposition, où les sujets sont sommés de coïncider avec une image qu'on a préfabriquée pour eux. Sans être nécessairement dépréciatives, ces assignations relèvent d'une méconnaissance, parce qu'elles ne sont qu'une photographie à l'instant *t*, un profil figé dans un moment performatif qui efface tous les autres moments passés, virtuels ou à venir.

On pourrait objecter que la capacité des TIC à répercuter désormais en temps réel toutes nos variations (d'humeur, de relations, de localisation...) permet d'échapper à cette schématisation rigide des sujets, qui correspondrait plutôt à l'âge révolu des stéréotypes et de la lutte des classes. De fait, « l'identité situative » comme l'appelle Hartmut Rosa, n'est plus une identité essentialisée : contextuelle, plastique, à facettes, elle semble bien temporelle puisqu'elle change avec la situation de communication. Mais cette temporalité est privée de toute épaisseur tant que le dispositif d'inscription, de connexion ou de propagation

ne permet pas simultanément une mise en mémoire de ces variations. Fragmentaires, épisodiques, alternatifs, seuls des états (*status*) sont reconnus pour être aussitôt oubliés, c'est-à-dire traduits en données qui viendront s'agréger à celles d'autres états. Ainsi disparaissent les tweets de nos *timelines* et les *posts* de nos murs Facebook à mesure qu'ils sont traités par les plateformes, mais aussi les circuits souvent non linéaires de notre expérience à mesure qu'ils sont concaténés par les raccourcis de l'évaluation continue de nos performances. La profondeur dans laquelle s'opère cette activité d'agrégation relève de l'opacité plus que de l'épaisseur : c'est celle des couches de ressources informationnelles qui évoquent la mine (*data-mining*) plus que l'anamnèse ou le récit de vie.

Il faut donc se demander ce qui fait vraiment l'objet d'une reconnaissance dans ces mécanismes inédits de subjectivation, de légitimation et de publicisation. Dans le modèle de l'e-réputation – dont l'emprise s'exerce sur le monde du travail, du recrutement et de la formation – visibilité, notoriété et autorité désignent trois degrés d'une échelle de valorisation sociale des identités opérée par le biais de dispositifs communautaires. Souvent structurés en vue d'objectifs de rentabilité indifférents ou contraires aux enjeux politiques des réseaux ainsi constitués, ces dispositifs reconnaissent aux utilisateurs les plus actifs une capacité à jouer la règle du jeu pour en tirer parti, tout en nourrissant le système avec leur participation. Plus que l'estime des autres ou de soi, c'est l'assortiment entre l'individu et la machine relationnelle qui est ainsi récompensée, ce qui n'exclut pas que certains rapports sociaux reproduisent à leur tour le fonctionnement de cette machine.

Cela n'exclut pas non plus que d'autres formes de reconnaissance puissent investir ces

espaces où le *quantified self* est érigé en norme, pour en détourner les logiques gestionnaires vers des bénéfiques identitaires moins concurrentiels. S'ils ne sont jamais automatiquement produits par le seul jeu des connexions, familiarité, gratitude ou réparation ne sont en effet pas pour autant absents de ces agencements sociotechniques. Forums de discussion entre personnes affectées par une maladie difficile à socialiser, partage d'expérimentations entre enseignants peu soutenus par leur hiérarchie, réseaux d'utilisateurs critiques ou inventifs... Dans ces situations, ce n'est pas notre identité que le dispositif reconnaît, mais le fait que nous ne sommes pas seuls. Ce saut qualitatif de l'individuel au collectif (même informel ou instable) recoud les attaches malmenées par les mirages d'une autosuffisance économique ou cognitive. Révélant notre interdépendance, il accomplit du même coup une reconnaissance des uns par les autres, laquelle peut porter en germe de possibles actions communes. On passe ainsi des graphes aux groupes, sur la base d'une mémoire ou d'un projet partagés inassimilables à un simple maillage de contacts.

On le voit, la reconnaissance dont il est ici question relève moins d'une promesse d'affranchissement ou d'une valorisation de soi que d'une adoption. Le fait que l'estime des pairs se traduise avant tout par le temps qu'ils acceptent de consacrer aux échanges (en termes de qualité, de contenu ou de régularité) n'est bien sûr pas anodin. C'est l'épaisseur temporelle de la communauté qui fait sa valeur, dans la mesure où faire réseau, c'est toujours sédimenter du temps – dans l'environnement numérique comme ailleurs. Ainsi la reconnaissance ne porte pas sur un état de l'individu mais sur sa temporalité, en tant qu'elle est co-construite avec celle des autres.

La prise en compte de ces durées nécessaires à l'exercice d'une présence numérique constitue un critère fortement discriminant dans le rapport que nous entretenons avec les prothèses techniques. Majoritairement conçu et promu selon des logiques de *performance techno-sociale*², l'équipement matériel et logiciel de notre vie connectée empêche plus souvent qu'il ne l'autorise la conversion d'une manipulation en un véritable usage. Autrement dit, *la reconnaissance du sujet par l'outil et réciproquement*. Certaines machines, cependant, réalisent un assortiment qu'on peut rapporter à la catégorie des « dispositifs bienveillants » décrits par Emmanuel Belin. Garantissant « une commensurabilité entre le dedans et le dehors » au profit d'une « relation de rappel, d'assortiment ou de reconnaissance »³, ces dispositifs font de l'environnement technique un espace transitionnel qui garde la mémoire des usages et instaure une relation de confiance entre l'utilisateur et ses instruments. Le contexte social est alors intégré dans la relation à l'objet technique et son épaisseur temporelle peut se traduire en habitus.

Si elle dépend largement du degré d'ouverture des protocoles, des standards et des formats, cette familiarité désigne moins une qualité intrinsèque aux dispositifs qu'une *mesure de la relation technique*, laquelle conditionne elle-même l'intelligence des contextes et la liberté qui en découle. Souvent ignorée, cette dimension dispositifive de la reconnaissance accorde au facteur temps une place qui lui fait défaut dans ses régimes

² Fabrice Forest. « Des sociologies de la réception à la conception assistée par l'usage des techniques d'information et communication : héritages et enjeux », *Konex*, 2003, 1 (1).

³ Emmanuel Belin, « De la bienveillance dispositifive », *Hermès* 25, 1999, p.256.

exclusivement discursifs ou sémiotiques. D'une part parce que l'intersubjectivité dans laquelle sont délivrés les signes de reconnaissance dépend de l'élaboration, de la négociation et de l'appropriation d'une architecture info-communicationnelle qui ne peut se faire dans l'instant. D'autre part parce que les savoir faire sont des manifestations tangibles de l'exigence de répétition, de persévérance et de perfectibilité dans un univers de performance immédiate.

Cette approche par la *technè* permet de mettre en évidence la présence, dans tout acte de reconnaissance, d'une logique de recyclage ou de répliquabilité. *Re-connaître*, c'est connaître à nouveau, rappeler une expérience antérieure et faire coïncider les traces d'un autre avec les miennes ou me placer à mon tour dans les siennes. En ce sens, la reconnaissance procède toujours d'un cheminement dans le temps et d'une superposition de strates temporelles qui présentent des affinités structurelles, relationnelles ou cognitives. L'administration des relations par les plateformes de réseaux sociaux numériques ne fait pas autre chose que chercher à automatiser et quantifier cette plus-value temporelle du graphe social. Ainsi, toute personne postulant à rejoindre mes cercles est introduite par les liens connexes qu'elle entretient *déjà* avec mon réseau : les « amis communs » ne remplissent pas seulement un rôle d'intermédiaires, ils garantissent surtout une antériorité. Reconnus avant d'être connus, les nouveaux *followers* ou amis viennent alors conforter un régime de familiarité vecteur de confiance et de crédibilité. L'automatisation de ces mécanismes de cooptation les rend toutefois souvent artificiels au point d'évacuer l'épaisseur temporelle qu'ils sont censés prendre en compte.

Dans les faits, la connaissance qu'il s'agit désormais de mesurer, de classer et de valoriser pour construire de la sociabilité relève de moins en moins du registre expérientiel ou affectif et se déporte vers un régime de plus en plus heuristique. Converti en données et en métadonnées, l'homme, « ce document comme les autres »⁴, est livré à des opérations de collecte, d'indexation et d'agrégation effectuées en premier lieu par les algorithmes, mais aussi par les individus et les organisations. Progressivement, tous les acteurs apprennent à régler leurs relations – de travail, d'affinité, de pouvoir ou d'intérêt – par le biais de traitements documentaires, qui font de chacun l'archive de sa propre existence numérique. Alors même qu'elle court-circuite la consistance mémorielle de la reconnaissance, cette documentarisation des rapports réintroduit ainsi de l'épaisseur, mais c'est celle des couches informationnelles à sonder.

Reste à savoir jusqu'à quel point ce temps technique est compatible avec le temps social et politique. Des logs de connexion, un historique de requête ou une série antéchronologique de publications traduisent-ils vraiment une *épaisseur temporelle* ? Les promoteurs du calcul de nos identités préconisent de tout caler sur la transparence arithmétique des algorithmes. Comme si nous pouvions tous adopter la même cadence, indépendamment des histoires et des milieux. Comme si tout devait tendre vers un idéal de synchronisation permanente et planétaire. Le traitement des données, en ce sens, n'archive que pour détruire l'archive : son objectif est d'écraser toute distance entre présent et passé, en évacuant tout effet de déformation, d'oubli ou d'invention. Or, c'est dans ces détours que la reconnaissance puise sa dynamique bien plus

⁴ Olivier Ertzscheid, « L'homme est un document comme les autres : du World Wide Web au World Life Web », *Hermès*, 53, 2009, p. 33-40.

que dans des corrélations mathématiques entre des séries homothétiques. Reconnaître, ce n'est pas constater une conformité ou une identité, mais imaginer un accord ou un rapprochement possibles, sans qu'ils soient pour autant programmables.

De plus en plus exposé à l'a-temporalité de ses machines à communiquer, *l'homo numericus* serait-il alors condamné à ne plus pouvoir reconnaître et être reconnu ? Ce serait sans compter avec l'endorythmie que « les sujets humains tendent toujours à réinsuffler dans tout ce qu'ils font (même dans un univers dépourvu de scansion communes, même dans une chaîne de montage intégralement mécanisée) »⁵. Au cœur d'un environnement qui plébiscite la vitesse, l'instantanéité et la synchronie, les individus trouvent toujours des moyens de ralentir, de se perdre ou de perdre leur temps⁶. Ainsi, qui n'a pas dérivé sans but sur Google Earth, alors qu'il comptait localiser rapidement sa destination ? Qui n'a pas remonté le temps d'un profil Facebook ou d'un compte Twitter, alors qu'il pensait filtrer efficacement sa veille d'informations ? Qui, enfin, n'a pas basculé au gré des hyperliens d'une lecture diagonale à une lecture en profondeur, jusque dans les plis mémoriels d'un autre ? Dans ces errances, ces appels et ces bifurcations, c'est bien de reconnaissance qu'il s'agit. De simple visiteur ou consommateur, l'individu redevient acteur d'une relation dialogique, qui le fait exister à travers une altérité. Dans ces accidents rythmiques, l'épaisseur de l'expérience prime sur les métriques de pertinence, et le continu reprend ses droits sur le discret. Vagabondages, immersions, flâneries... la surface numérique

révèle alors bien des replis, et les rencontres qu'elle rend possibles sont loin d'être toutes prédictibles...

Louise Merzeau,
novembre 2014

<http://merzeau.net>

⁵ Yves Citton, « Axiomes de survie pour une rythmanalyse politique », *Multitudes*, 2011/3 - n° 46, p. 214.

⁶ Voir mon article « Le Flâneur impatient », dans *Médium* 41, 2014, p.20-29.